

Revue d'histoire de la Shoah

Témoignage

X RESISTANCE

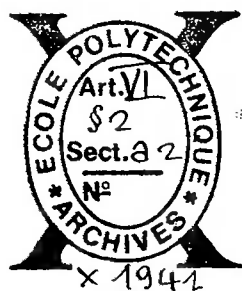
5, RUE DU HAMEAU

92190 MEUDON

Entre Vichy et Massada

par Bernard Lévi*

(X 1941)



13 mai 1994 à Massada, lieu de mémoire, lieu de mémoires qui se mêlent au sein d'un groupe d'élèves et d'anciens de l'Ecole Polytechnique, de 20 à 80 ans qui, avec l'étiquette "X ISRAEL" sont venus associer au passé vieux de 200 ans et au rayonnement de cette Ecole, la communauté technique et universitaire de ce pays neuf et immémorial,...

...à Massada, haut lieu d'une résistance juive à un envahisseur, plus fort par ses armes que par sa culture, haut lieu aussi d'une défaite finale poignante et d'un anéantissement programmé...

...qui rejoint ici quoique totalement différent, le souvenir de la Shoah, toujours proche et obsédant pour ceux qui sont revenus des camps, mais aussi pour ceux qui, comme l'auteur de ces lignes, par hasard n'y sont pas partis...

Dans les ruines silencieuses de ce camp où des Juifs assiégés n'ont trouvé d'autre issue que le suicide, puis-je témoigner du massacre par d'autres barbares, parmi des millions de Juifs, de parents et d'amis, mais aussi d'une autre résistance aux envahisseurs à laquelle j'ai pu, modestement, participer il y a plus de cinquante ans ?

Faut-il parler d'autres combats de Juifs contre la barbarie, ou laisser le silence entourer le souvenir de femmes et d'hommes assassinés parce qu'ils étaient juifs, en parler, ici, à Massada où des Juifs ont montré que les mots "*plutôt la mort que la servitude*" étaient plus qu'une phrase, c'était un choix imposé par une défaite irrémédiable...

... Irrémédiable, en effet, comme nous avons (à tort) ressenti celle de juin 1940, en voyant les véhicules des barbares atteindre les Pyrénées. La servitude arrivait avec les blindés allemands, celle des Français, qui m'était plus sensible que le risque fatal qui émergeait lentement pour les Juifs, dont j'étais aussi. Mais nous n'imaginions pas la Shoah, dont les contours puis les détails ne se sont dévoilés progressivement qu'après la fin du cheminement vers l'horreur.

* Médaillé de la Résistance⁵, Officier de la Légion d'Honneur⁶.

Si tant d'entre nous sont passés de la servitude à la mort, d'autres ont pu se débattre contre la servitude qui frappait les Français, et éviter la fin qui menaçait les Juifs. Mais comment reconstituer les doses relatives, changeantes au cours des années noires, du Français, du Juif, du résistant qui ont caractérisé l'existence de mon milieu, sur lequel j'apporte le témoignage d'un Français moyen, d'un Juif moyen, d'un résistant moyen, sans chercher des éloges ou des critiques pour cet adolescent que l'esprit de tradition a conduit à être reçu à l'École Polytechnique à l'été de 1941 ; une servitude originale, car cette promotion 41 est la seule dont les élèves israélites ont été reçus après la pronulgation du Statut des Juifs, et ont fait leurs études sous Vichy. Nous rappellerons donc comment ces élèves, d'après mes souvenirs, sont passés de la servitude à l'écoeurement et à la révolte.

Un Massada sous Vichy ? Pas tout à fait, car la citadelle française s'était écroulée, et la révolte contre les barbares triomphants s'est façonnée lentement et diversement. Certes, une résistance juive organisée a témoigné qu'en France, les Juifs n'ont pas été ces "moutons" se rendant, tête baissée, vers l'abattoir. Mais mon témoignage est autre, c'est d'abord celui d'un Juif qui a voulu refuser la discrimination anti-sémite, qui a cru échapper à une "désassimilation" organisée par Vichy. A ce refus de ne plus être "un Français comme les autres", qui apparaît maintenant comme vain et égoïste, a pu succéder une période d'action ou j'ai pu devenir "un résistant comme les autres". Ces autres étaient ou se sont révélés plus tard souvent aussi juifs, au moins selon la définition du Statut de Vichy, mais leur combat s'insérait dans une filière qui aboutissait à Londres ou Alger, et pas à Jérusalem. Donc pas tout à fait Massada, pas vraiment Sion...

Et pourtant, c'est à Jérusalem qu'à chaque Pâques, avant la guerre nous déclarions nous rendre l'année suivante ; mais comment faire en 1942, un projet pour l'année suivante ? Et pourquoi jeûner à Kippour, lorsqu'on a le ventre plutôt creux toute l'année ? La carapace protectrice de "l'establishment" israélite avait disparu, et le judaïsme était passé à l'arrière-plan, source d'aspirations morales, mais aussi souvenirs de temps confortables. Sans parler de la déception, voire de la rupture avec le judaïsme, qui a suivi le jeûne institué en France après Munich, par solidarité avec les victimes de l'antisémitisme à l'Est, mais où certains voyaient un appel à Dieu pour qu'il élimine rapidement Hitler. Il a donc fallu s'y mettre, sans Dieu, et avec le concours de beaucoup d'autres peuples.

Mais parlons des israélites à l'X, assiégés par les gens de Vichy, pour lesquels l'association des deux mots X et Israël aurait paru pour le moins saugrenue. En 1941, en effet, un état portant le nom d'Israël était à ranger parmi les utopies, et ce nom était éloigné d'une École,

fleuron de l'Etat français, chargée de former ses cadres "sous l'autorité d'un chef de groupe, éducateur des élèves de son groupe, qu'il prépare à leur rôle de chef¹."

Les rôles de chef étant alors interdits aux Juifs, on peut se demander ce que faisaient, dans cette couveuse pétainiste, quelques élèves israélites. Mais nous estimions cette situation tellement scandaleuse que nous pouvions l'espérer temporaire. Mais lorsque j'ai tenté d'éclairer de jeunes élèves "X" juifs sur l'environnement de leurs prédécesseurs de la promotion 1941 à Villeurbanne, j'ai été dérouté par des questions traduisant une perception profonde, mais trop simple, d'une situation qui leur paraît extravagante. Ce furent des questions du genre : "Pourquoi étiez vous resté en France ?" et "pourquoi aviez vous pris le risque d'être une espèce de proie pour les nazis, bien en évidence dans un bocal public ?". De la difficulté de la communication rétrospective...

Essayons de répondre et de décrire l'évolution vers la révolte, des cinq élèves juifs de cette promotion. Je ne suis pas le porte-parole des quatre autres, et c'est avec mon point de vue personnel que je citerai leurs aventures, mais il me semble, vue la diversité de nos origines et de nos trajectoires, qu'il peut s'agir d'un "échantillon représentatif" des adolescents juifs sous l'Occupation, si singulier que puisse paraître ce petit groupe. Au lecteur éventuel de généraliser à partir de ces cinq cas.

Mais un cas très représentatif de l'antisémitisme vichyssois est celui du sixième reçu à l'X en 1941, en fait non reçu parce que sixième juif homologué dans le classement du concours d'entrée, qui a été éliminé en vertu du *numerus clausus* décrété par Vichy dans l'esprit du statut d'octobre 1940. Sa destinée, après ce rejet, ne fut pas d'aller rejoindre, pour y disparaître, la terre de ses ancêtres polonais, mais de montrer, par une carrière scientifique ultérieure, que la République, elle, avait besoin de savants, fussent-ils juifs. C'est sans réticence sensible qu'était appliquée cette règle arithmétique d'exclusion, qui, pour nous était associée à des préjugés moyenâgeux, dont on avait déploré la résurgence en Europe centrale, avant la guerre, sans imaginer qu'ils puissent être légalisés en France. Quant aux cinq Juifs ayant passé à travers ce filtre (médiéval comme l'indique sa désignation en latin) ils étaient classés "bis", comme s'ils n'avaient pas une existence régulière, des espèces d'élèves "libres", si on peut dire ; ce qui était normal puisque le statut déjà cité leur interdisait de compter, comme leur camarades, à la sortie de l'Ecole, servir un Etat qui les rejetait. Ce classement "hors concours", et d'autres mesures vexatoires (ou agréables quand elles nous soustrayaient aux enfantillages pétainistes) nous isolaient de la promotion. Nous étions des "pas-exclus-mais" comme

l'Aiglon de Rostand était le "pas-prisonnier-mais" d'autres soldats parlant allemand. Et, comme l'indique le *numerus clausus*, le risque de pollution de cette promotion était patent mais bien pesé : 180 élèves "à 100 %" pouvaient donc ne pas être infectés par cinq israélites pernicieux, mais avec un sixième une catastrophe épidémique était à craindre. Le risque de pollution menaçait sans doute aussi nos anciens, reçus en 1940 avant la promulgation du statut, car l'espèce de parrainage individuel traditionnel, qui s'organisait en suivant les classements d'entrée de promotions successives, avait été truqué de manière à coupler les Juifs entre eux, en les isolant des élèves à 100 % ; un ghetto sans mur traversait la promotion, allant de Lyon (promotion 1940) à Villeurbanne (promotion 1941).

L'ambiguïté d'une situation où nous partagions la vie de nos condisciples, avec des perspectives différentes, apparut dans l'explication hypocrite qui nous fut suggérée, lorsque les véhicules des barbares étant entrés à Lyon en 1942, l'Ecole alla retrouver, sans ses élèves juifs, ses locaux parisiens, sur la Montagne-Sainte-Geneviève (nom d'une sainte qui y avait arrêté d'autres barbares).

La lettre qui m'était adressée – à Monsieur Bernard Lévi, "élève juif"... – par le gouverneur de l'Ecole, me faisait part de cette séparation en sous-entendant qu'elle se justifiait par les risques que j'aurais encourus à Paris. Il m'est permis de supposer qu'un polytechnicien en uniforme noir, arborant une étoile jaune, aurait créé des problèmes, voire un risque à ce gouverneur...

Mais tout cela n'est qu'anecdote, banale pour l'époque et l'on ne voit poindre ni résistance ni déportation. Ni Massada ni Auschwitz, pour ces X-israélites de 1941. Aussi il nous faut entrer dans les trajectoires divergentes des cinq "pas exclus-mais" dont je ne citerai que les prénoms : André, Bernard, Claude, François, Jacques.

Jacques choisit, le premier, de casser la gangue d'hypocrisie qui nous enveloppait et, montrant le chemin du courage à quelques camarades qui avaient résisté aux infusions de propagande pétainiste, partit de Lyon aux vacances de Noël 1942, pour ne revenir en France qu'après avoir débarqué près de Toulon, en uniforme d'officier d'artillerie. Pour reprendre le terme d'un récent colloque, il s'agit d'un "juif ayant participé à la libération du territoire", au lieu d'accepter la servitude et risquer passivement la mort. Il me semble, d'ailleurs, qu'il était inspiré, plus par une tradition républicaine et l'empreinte familiale de serviteurs du pays, que par la tradition hébraïque. Mais une autre appréciation de son action fut donnée à la promotion, solennement rassemblée par le ministre auquel était rattachée l'Ecole. Il était fier de nous annoncer que le Maréchal, prévenu par ses soins, tenait à nous faire savoir que les élèves, qui étaient partis sans prévenir, étaient des

traîtres, et que ces "déserteurs" compromettaient l'avenir de l'Ecole. Nombre de mes camarades en furent impressionnés. Ainsi une nouvelle boucle de cinquante ans d'histoire se refermait sur un autre officier d'artillerie juif, traité officiellement, et injustement, de traître.

Il est vrai qu'alors le thème de la tradition de la trahison chez les Maréchaux (excepté le précédent de Bazaine) n'avait pas encore été ouvert à la discussion.

En ce qui me concerne, après l'écœurement ressenti devant ce discours ministériel et son accueil motivé plus par la prudence que par la conviction, j'appréciais d'être un "bis", un presque-exclu, ce qui me permettait d'être solidaire des "traîtres", et d'aspirer à trouver des moyens de trahison.

Ici apparaît le rôle du hasard, appuyant ou perturbant les volontés, façonnant les destinées. Les cinq presque-exclus ont eu des trajectoires différentes, mais qui auraient parfois pu être interverties, le hasard jouant. Était-ce pour contrer de malheureux hasards, pour préserver l'avenir des quatre autres que, alors que le cinquième s'était échappé, l'Ecole nous recommanda de respecter la législation de l'Etat français et nous poussa à nous faire recenser. Je fis adjoindre à ma carte d'identité les quatre lettres "JUIF", une sorte de pléonasme, vu mon patronyme. Le respect des règlements de Vichy évitait à la direction de cette grande Ecole de s'inquiéter des implications possibles d'un rite moyen-âgeux. De plus en plus loin d'X Israël, c'était "X quoique israélite".

André parvint à échapper à ces implications dangereuses en se fondant dans une famille qui allait devenir la sienne, et dont il prendra le nom, une famille d'authentiques "justes", qui partagea ses risques. Ce n'était pas le mouton noir rattrapé et mené à l'abattoir, mais un mouton peint en blanc, mélangé à ses congénères. Mais le destin, auquel il put ainsi échapper, avait déjà frappé ses proches : je revis intensément les propos tenus lors d'un repas chez ses parents à Lyon, le jour où une partie de sa famille, dont une tante, avait été arrêtée par la Gestapo. Nous échangeons, avec un calme qui de loin m'étonne, nos hypothèses sur ce qui se passerait après. Les mots de Silésie, mines de sel, Pologne, travail forcé, étaient lancés, et je ne peux effacer l'image claire et absurde, qui m'a alors traversé, d'un gros paysan supposé polonais, en manches de chemise blanche, chargé de faire travailler dans son champ la tante d'André. Comme nous étions loin de soupçonner la Shoah, telle qu'elle fut... Nul ne peut reprocher à André son attitude, qui lui a évité de suivre sa tante à Auschwitz.

Claude fut celui qui mourut dans un camp. Mais pas dans un camp d'extermination. En effet, c'est comme maquisard FFI dans la Creuse, les armes à la main, qu'il fut blessé et pris par les Allemands, qui le déportèrent comme résistant, à Buchenwald. Il avait auparavant sous

une fausse identité, entrepris une activité d'enseignant, où il aurait pu exceller. Dans sa fin de vie courageuse, sa participation aux combats fut celle de ses camarades, juifs ou non. Cependant, il était resté en liaison, après notre dispersion de mi-43, avec...

François qui, lui aussi a combattu dans un maquis, mais il en sortit intact. C'était un maquis juif du Sud-Ouest créé par les Eclaireurs israélites, au cœur de la Résistance juive. J'ai tenté de le faire témoigner, mais il a estimé ses chefs du maquis mieux placés pour cela².

La diversité des formes de combat de Jacques, Claude, François fut donc grande, et dans leur combat, plus ou moins judaïque, le hasard joua son rôle.

En arrivant à mon propre cas, je perçois aussi le poids du hasard qui fait que je puis aujourd'hui évoquer cette période cinquante ans après. En juillet 1943, le destin avait pris la forme d'un policier allemand dont je ne sais rien. Je ne me souviens que de ses lunettes cerclées de noir ; sans doute était-il myope, et le hasard a fait qu'il n'a pas ôté ses lunettes, ce qui lui aurait permis de mieux déceler le tampon "JUIF" placé dans le coin d'une carte d'identité marquée selon les recommandations de l'administration.

Cela se passait dans le couloir d'un train bondé, dans lequel je m'étais glissé à Grenoble, et qui était arrêté en gare de la Verpillière. C'est là que passait la ligne séparant une zone occupée par les Italiens (moins acharnés contre les Juifs que leurs ancêtres romains assiégeant Massada) de la zone d'occupation allemande, où m'attendaient des interrogateurs. Ceux-là venaient de la Montagne-Sainte-Genève pour vérifier que quatre élèves juifs, rassemblés pour un jour à Lyon, avaient bien travaillé par correspondance. Méritaient-ils un diplôme, dont la signification et l'intérêt étaient, dans l'immédiat, douteux ? C'est ce que ces examens surréalistes devaient jauger ; examens de dernière heure, car l'École ne devait plus fonctionner jusqu'à la libération. Ultime ambiguïté : nous convoquer, à nos risques, pour nous donner un classement "bis", un titre virtuel, et nous laisser repartir sans manifester quelque préoccupation pour ces anciens élèves abandonnant leur identité. Ce déplacement de Paris à Lyon de quelques personnalités scientifiques, pour une session spéciale concernant des Juifs, était peut-être la conséquence du repli allemand qui s'était amorcé de la Volga à la Sicile ; une espèce de double jeu, mais pour quatre Eliacins, au bord de la Shoah, le jeu en valait-il la chandelle ?

Donc, si cet Allemand myope, à l'allure pateline, mais chargé de repérer Juifs et jeunes en situation irrégulière, avait mieux ouvert les yeux sur ma carte d'identité, je serais descendu sur le quai de la gare de La Verpillière, et puis...



C'est là que j'ai basculé. Revenu de Lyon, avec de faux papiers, ancien élève, donc sorti de la servitude scolaire, je pouvais chercher une servitude militaire. J'ai même pu choisir entre deux formes d'actions immédiates, que le hasard me présentait sous la forme de colonels juifs, et un peu parents. L'un, colonel de réserve, portait, sans l'exhiber le nom du "traître" de 1894 ; sa réserve personnelle était d'ailleurs fort grande, ce qui le préparait bien à la discrétion du Service de Renseignement où il me proposait de le seconder. L'autre, était l'un des rares officiers que la condescendance vichyssoise avait autorisé à rester dans l'armée d'armistice, en raison de ses faits de guerre (contre les Allemands !...), ce qui le conduisit à être un des piliers de l'ORA (Organisation de Résistance de l'Armée) et l'adjoint du général commandant l'Armée secrète³. Si j'avais répondu à son appel, j'aurais sans doute connu les embuscades du Vercors, et je pourrais comparer Vassieux à Massada, où les Romains avaient si longtemps piétiné, faute de parachutistes.

Mais j'entrai dans le réseau GALLIA des Forces Françaises Combattantes, où j'étais immédiatement utilisable, et où je restais durant treize mois sous les ordres de ce colonel de réserve juif. Laissons aux historiens le récit des réseaux de renseignement. En restant dans le cercle des "pas-exclus-mais", je veux seulement supposer que j'ai été un maillon dans la chaîne qui a fourni à Jacques des documents détaillés sur les défenses allemandes qu'il observait en se rapprochant de Cavaire le 15 août 1944.

Mais je me dois de célébrer ici ceux qui ont vécu, avec moi, d'obscures aventures, ceux qui m'ont permis de me sentir "réassimilé", dans un milieu clos, mais dans lequel nous pouvions exprimer et approuver opinions et espoirs sur la guerre, Vichy et de Gaulle, entre camarades de combat, ... tous jugements, qui, exprimés à Villeurbanne, auraient suscité un "bien sûr, puisque tu es juif".

Mais, ayant retrouvé les traces de ce réseau Gallia, je peux témoigner que le nombre des agents dont le patronyme, révélé après la Libération, traduit une origine juive, dépassait les "numéris clausus" les plus indulgents. Il s'agissait, non de Résistance juive, mais de Juifs dans la Résistance, qui avaient comme chefs, subordonnés et surtout camarades, d'autres patriotes qui ne cumulaient pas les risques du résistant et du juif. D'ailleurs, sans forfanterie, je me sentais vaguement satisfait de risquer l'arrestation ou pire en tant que combattant et non comme juif ; cela me paraissait plus "juste". Toujours le désir de rester assimilé, de faire oublier une différence que la Gestapo, d'ailleurs n'aurait pas manqué de remarquer.

D'une manière générale, que les Juifs, exclus de la communauté officielle française, se soient retrouvés en grand nombre dans les organisations de résistance, s'explique matériellement.

Encore fallait-il en trouver l'accès. Or, les Juifs, en âge de combattre, manquaient des connaissances et des contacts facilitant cet accès : ils avaient été exclus, sauf exception, de l'armée d'Armistice. Néanmoins, de nombreux cadres juifs ont fertilisé de leur expérience la Résistance et en particulier les réseaux. A titre d'exemple, citons quelques uns de ces exclus, "réassimilés" dans le réseau Gallia, formé en mars 1943, à partir du réseau de renseignement militaire des mouvements unis de résistance (MUR). La liaison avait été assurée par Rohan, qui s'appelait en réalité Bernheim, et qui fut fusillé en 1944 (sa femme figure parmi les 120 résistants massacrés à Saint-Genis-Laval). Bertal, qui transféra l'action de ce réseau à Gallia, compagnon de la Libération à titre posthume, se nommait en réalité Kohan. Le chef de la région Est (Grenoble-Lyon) du réseau en 1944, le capitaine Israël a été fusillé.

Le colonel Dreyfuss, qui m'avait embauché, commandait la région Sud-Est et avait deux chefs de secteurs, qui se nommaient, après la guerre, Weil-Goudchaux, et Levy-Valensi.

Monsieur Hirsch-Girin avait créé fin 1942 le réseau DUPLEIX, qui infiltrait avec efficacité la Gestapo et avait été rattaché à Gallia. La région Sud-Est du réseau RPA, provenant des MUR, reliée à Gallia était dirigée par Pierre Blum. Le même nom était porté par un adjoint du chef du réseau RPB à Grenoble, lui aussi rattaché à Gallia. Enfin, en pensant à Massada, j'évoquerai la mémoire du chef des liaisons de ce réseau, avec qui j'avais été en contact, en citant des extraits du rapport écrit à son sujet :

"El MALEH, alias CONSTANTIN, servait avec un désintéressement et une élévation de pensée peu communs... Vers Noël 1943, la Gestapo était venue le prendre à son domicile, à 6 heures du matin... De son silence dépendait la vie du réseau... Affreusement torturé, Constantin avait gardé le silence ; devant cette obstination et sachant qu'il était israélite, la Gestapo l'avait tout simplement liquidé... Mais, ses chefs et ses camarades savent, eux, qu'ils lui doivent d'avoir pu continuer la lutte.

...

Je le sais encore.

...



Mais, pour finir, ai-je répondu aux questions posées sur ce passé de Juif-français-polytechnicien-résistant, par des élèves à l'Ecole, qui pourraient être mes petits enfants ?

Dans le doute, refermons les parenthèses entrouvertes ici ; elles avaient été fermées en 1945 : les cinq "pas-exclus-mais" avaient alors été reclassés dans les corps des Ponts et Chaussées⁴ et de l'Armement.⁶ Mais Claude avait disparu, victime de la barbarie.

...
A la trace du camp des Romains, visible du haut de Massada, se superpose l'image des camps de déportés.

...
"Tant que nous nous souvenons, tout est possible."



NOTES

- 1 Extrait du décret du 14.4.42 portant réorganisation de l'Ecole Polytechnique.
- 2 Dans son article "Le grand jeu", paru dans le numéro de juillet 1994 de *L'Arche*, J.-P. Aymon cite parmi les actions de la compagnie Marc Haguenuau, le rôle de François, qui déclencha la charge de plastic qui détruisit la locomotive d'un train allemand, près de Mazamet.
- 3 Le colonel Brisac, devenu général, a commandé L'Ecole Polytechnique après la Libération ; une autre boucle qui se referme autour d'X israélites. Nous étions aussi en relation avec le général Bloch, alors actif dans le Front National, futur Grand Chancelier de la Légion d'Honneur ; donateur à son frère de son pseudonyme dans la Résistance de Dassault.
- 4 Dont André, décédé en 1989, et Claude à titre posthume.
- 5 Comme François et à titre posthume, Claude.
- 6 Comme Jacques.